

DE FACTO

# GASPARD KOENIG

Voyages  
d'un philosophe  
aux pays des libertés



Voyages d'un philosophe  
aux pays des libertés

## Du même auteur

### Essais :

*Time to Philo*, Larousse, 2017.

*Les Aventuriers de la liberté*, Plon, 2016.

*Le Révolutionnaire, l'expert, le geek. Combat pour l'autonomie*, Plon, 2015 (prix Turgot, prix Zerilli-Marimo de l'Académie des sciences morales et politiques).

*Leçons sur la philosophie de Gilles Deleuze. Un système kantien, une politique anarcho-capitaliste*, Ellipses, 2013.

*Leçons de conduite*, Grasset, 2011.

*Les Discrètes Vertus de la corruption*, Grasset, 2009.

### Romans :

*Kidnapping*, Grasset, 2016.

*La Nuit de la faillite*, Grasset, 2013.

*Un baiser à la russe*, Grasset, 2006 (Prix Publicis).

*Octave avait vingt ans*, Grasset, 2004 (prix Jean Freustié).

Gaspard Kœnig

Voyages d'un philosophe  
aux pays des libertés

L<sup>Éditions de</sup>  
Observatoire

Cet ouvrage s'appuie sur les reportages parus dans l'hebdomadaire *Le Point* tout au long de l'année 2017, qui sont intégrés dans une réflexion plus générale et inédite. Ce travail a été réalisé grâce au partenariat entre *Le Point* et les Éditions de l'Observatoire.

ISBN : 979-10-329-0184-7

Dépôt légal : 2018, février

© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2018  
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

## Collection De Facto

« Alexis de Tocqueville déplorait “l’effrayant spectacle” des philosophes français, enfermés dans des spéculations abstraites : “même attrait pour les théories générales, les systèmes complets de législation et l’exacte symétrie dans les lois ; même mépris des faits existants ; même confiance dans la théorie.”

C’est pour remédier à ce travers national que “De Facto” accueille, autour du thème de la liberté, des textes à la première personne mêlant théorie et pratique, idées et expériences, réflexion et récit. Nos auteurs peuvent aussi bien être des théoriciens (de toutes disciplines) exposés à la pratique, que des praticiens forgeant leur théorie. Ils alternent rigueur argumentative et sincérité personnelle.

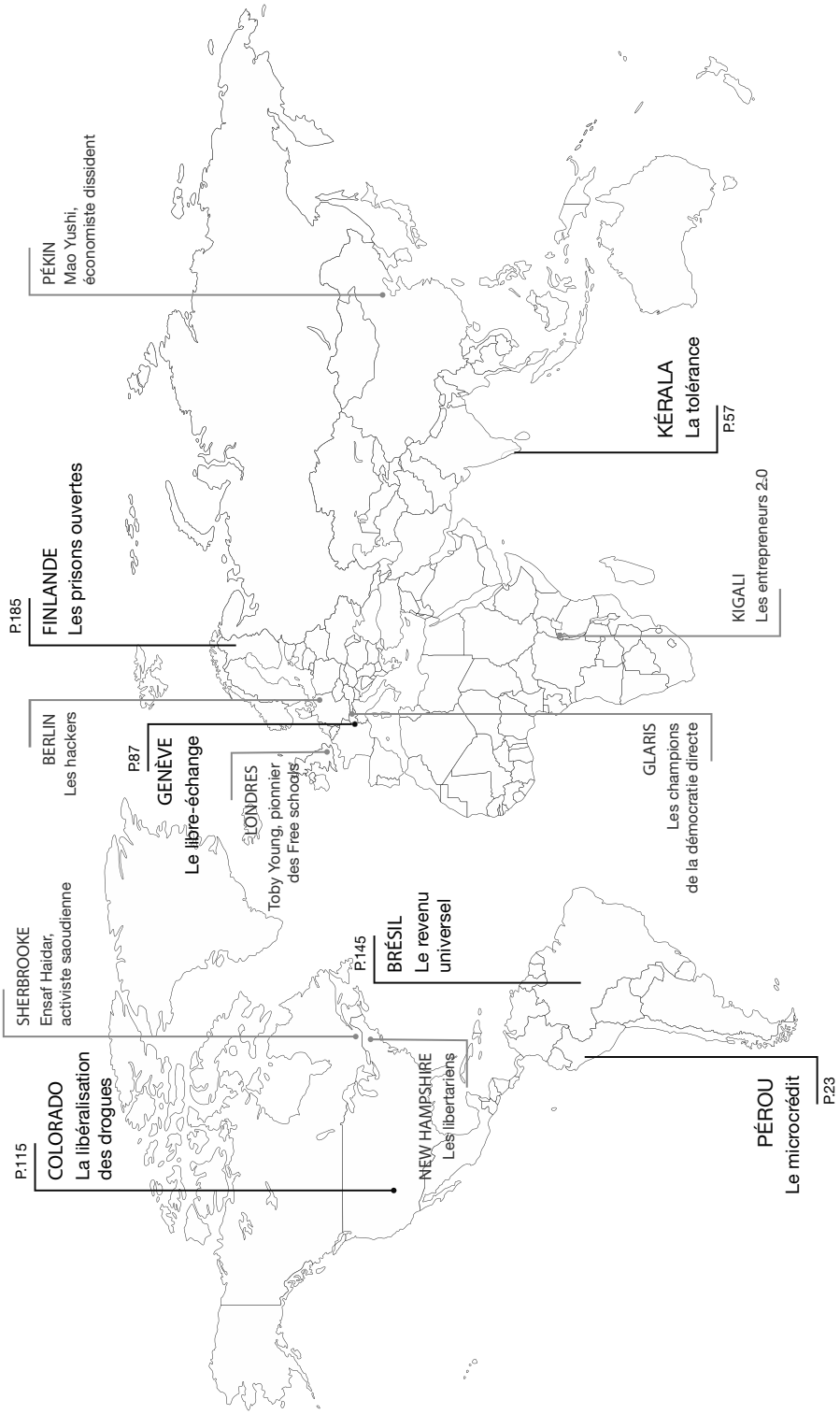
Plutôt que d’être simplement confronté à un système de pensée, le lecteur est ainsi embarqué dans une aventure intellectuelle, avec ses doutes, ses révélations, ses combats. Un voyage, au sens métaphorique comme souvent au sens propre. Voilà pourquoi chaque titre se déclinera sous la forme d’un Voyage (d’un philosophe, d’un sociologue, d’un reporter...) au pays de (la liberté, la pauvreté, la censure...).

De quoi redonner à la pensée française la vigueur de l’expérience et la sève de la vie ! »

Gaspard Kœnig  
directeur de collection







P.115

**COLORADO**  
La libéralisation  
des drogues

**SHERBROOKE**  
Ensat Haider,  
activiste saoudienne

**BERLIN**  
Les hackers

P.87  
**GENÈVE**  
Le libre-échange

**LONDRES**  
Toby Young, pionnier  
des Free schools

**PÉKIN**  
Mao Yushi,  
économiste dissident

P.185  
**FINLANDE**  
Les prisons ouvertes

P.145  
**BRESIL**  
Le revenu  
universel

**NEW HAMPSHIRE**  
Les libertariens

**KÉRALA**  
La tolérance  
P.57

**KIGALI**  
Les entrepreneurs 2.0

**GLARIS**  
Les champions  
de la démocratie directe

**PÉROU**  
Le microcrédit  
P.23



## Introduction

# Voyages d'un spectateur impartial

« Et toutes ces belles idées, elles sont appliquées quelque part ?

— Ensemble, non. Mais par petits bouts, oui. Enfin, je crois.

— Hé bien, tu n'as qu'à aller voir. »

C'est ainsi qu'il y a deux ans Sébastien Le Fol, le directeur de la rédaction du *Point*, m'a arraché à la torpeur de ma bibliothèque et au confort de mes syllogismes. Depuis lors, je pars régulièrement à travers le monde pour des reportages d'une semaine. L'ambition est simple : étudier des idées de philosophie politique... là où elles sont mises en œuvre. Mettre derrière les concepts des histoires et des visages. J'en tire de longs récits d'abord publiés dans *Le Point*, étoffés ensuite de considérations plus théoriques.

Mon libéralisme n'est ni inné ni naturel. Élevé dans la tradition soixante-huitarde, brièvement passé par un marxisme adolescent, fasciné par Deleuze et la mystique postmoderne durant mes études, j'ai découvert sur le tard la pensée libérale qui propose fondamentalement, et sous des formes très variées, de faire confiance à l'individu et à sa capacité de choix. « Vivre et laisser vivre », selon l'impeccable formule de Stefan Zweig décrivant la Belle Époque. Pour atteindre

ce bel idéal, mille directions sont possibles, dont les libéraux discutent depuis plus de trois siècles. Les Français n'ont pas été en reste, rassemblant pour la cause de la liberté individuelle tout à la fois des économistes comme Pierre de Boisguilbert (le père des anti-colbertistes !), des révolutionnaires comme l'abbé Sieyès (thuriféraire de l'égalité devant la loi mais aussi du libre-échange), des philosophes comme Alexis de Tocqueville (le premier à dénoncer le « despotisme démocratique »), des écrivains comme Flaubert (« je suis un libéral enragé ! »). Le « marché » tant décrié n'est que l'extension du principe de la volonté autonome à l'échange de biens<sup>1</sup>. Si le libéralisme ne peut s'inscrire clairement dans l'opposition gauche-droite, c'est qu'il la précède : la distinction politique entre gauche et droite, sur les bancs de l'Assemblée constituante de 1789, est postérieure à la rupture intellectuelle plus profonde, au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, entre les physiocrates – ancêtres des libéraux – et les mercantilistes – favorables à la fermeture des frontières et aux corporations de métier. Mais depuis l'après-guerre, le libéralisme a peu à peu disparu de la scène publique, laissant la place au fantôme de lui-même, un épouvantail conquis par tous, bouc émissaire de toutes nos défaites intellectuelles. Être libéral est devenu une tare, au mieux une curiosité, qui suscite la compassion des vieux amis et le mépris à peine voilé des voisins de table ; on se sent étranger dans son propre pays, sommé de s'excuser au moindre mot. Les thèses ne manquent

1. C'est en ce sens qu'il faut considérer le marché comme une « conquête sociale », comme le propose l'historienne Laurence Fontaine dans *Le Marché. Histoire et usages d'une conquête sociale*, Gallimard, 2014.

pas pour expliquer cette étrange éclipse<sup>1</sup>. Les libéraux eux-mêmes, en s'enfermant dans un discours brutal et dédaigneux, n'ont guère arrangé la situation. Voilà pourquoi j'estime nécessaire d'ouvrir les portes et les fenêtres de cette doctrine. En assumant ses aspects à la fois économiques, sociaux et politiques, brouillant ainsi les réflexes partisans traditionnels. En l'adaptant aux sujets du monde contemporain, des biotechnologies à l'économie numérique. En évitant de la rigidifier dans une posture anti-État, anti-impôts, anti-tout. En lui conférant cette dimension humaniste, au contact de la vie, proche de ceux qui souffrent comme de ceux qui rêvent, sans laquelle toute philosophie reste un *flatus vocis*, souffle de voix évanescent. Sans oublier ce zeste d'anarchisme qui permet de douter de tout, à commencer par soi-même.

J'ai donc pris mon sac et mes carnets pour rencontrer ceux qui mettent en pratique la liberté individuelle. Il s'agit moins d'une succession de reportages que d'un essai sur la liberté décliné en reportages. Le premier volume, couvrant sept voyages, porte essentiellement sur les valeurs. Il est paru fin 2016 sous le titre des *Aventuriers de la liberté*<sup>2</sup>. J'ai voulu comprendre l'idée démocratique dans les cantons suisses, les vertus de l'innovation chez les entrepreneurs rwandais, la protection des données dans les sous-sols des hackers berlinois, l'universalité des droits chez les dissidents chinois, la liberté pédagogique dans les *free schools* britanniques, l'émancipation des femmes arabes chez une réfugiée saoudienne, et les utopies libertariennes

1. J'y ajoute la mienne dans *Le Révolutionnaire, l'expert et le geek*, Plon, 2015.

2. Gaspard Koenig, *Les Aventuriers de la liberté*, Plon, 2016.

avec les activistes américains. J'en suis revenu avec la conviction que, affranchi des abstractions et des essentialismes, l'homme peut devenir un dieu pour l'homme. Comme le constatait déjà Tocqueville, les problèmes posés par la liberté se résolvent par davantage de liberté. C'est le principe des *naked roads*, les « routes nues » expérimentées aux Pays-Bas et au Royaume-Uni : pour faire baisser le nombre d'accidents de la route, on peut certes intensifier la répression, mais on peut aussi... ôter l'ensemble des interdictions, panneaux et signalisations. Face à un espace vierge, le conducteur s'étonne, ralentit, observe les autres véhicules, cherche à comprendre le comportement des piétons. Lancé dans le vide de la liberté, l'être humain se responsabilise. La métaphore d'une société fondée sur la liberté ?

Il me restait à entrer davantage dans le détail des politiques publiques, de la laïcité au revenu universel en passant par le microcrédit ou le système pénal. C'est l'objet de ce deuxième volume, qui compte six reportages. Je me reconnais de plus en plus dans les mouvements des libertariens de gauche, « *real-libertarians* » ou « *bleeding heart libertarians* » comme ils se nomment eux-mêmes. Une nouvelle génération libérale émerge en effet depuis quelques années, de manière éparse mais cohérente. Elle se dégage de l'obsession de la concurrence pour mieux prendre en compte et promouvoir la diversité des choix personnels (y compris le choix de refuser le marché !), ainsi que la possibilité pour chacun de déterminer et de poursuivre sa conception de la vie bonne. Elle ne refuse pas l'État par principe, mais lui donne pour mission de promouvoir l'autonomie individuelle, hors de toute morale collective. Si la société a un rôle, c'est de fournir à chacun les moyens... de lui échapper. Je ne serais pas étonné que cette tendance

intellectuelle se retrouve, dans quelques années ou quelques décennies, au cœur de l'arène publique – de même que le renouveau actuel de la gauche radicale a été préparé par des milliers d'ouvrages, de cours et de conférences dénonçant le « néolibéralisme<sup>1</sup> ». Le combat des idées se mène aujourd'hui pour préparer les politiques de demain et le monde d'après-demain.

Chemin faisant, je suis sorti de ma zone de confort sociale et intellectuelle, en croisant davantage qu'à l'accoutumée les damnés de la terre : filles-mères des bidonvilles de Lima, drogués des faubourgs de Denver, criminels tatoués des prisons finlandaises, villageois sans le sou de la forêt amazonienne, éclopés priant les divinités hindoues. C'est à leur aune que doivent être évalués les principes de liberté et de responsabilité que je défends. Il va sans dire que le libéralisme comme principe d'organisation politique est adapté à des individus éduqués, entreprenants ou fortunés, qui d'ailleurs ne se privent pas de le promouvoir, au risque parfois de le confondre avec la défense étroite de leurs intérêts. Il est certain que les innovateurs prospèrent mieux dans un marché libre et que les diplômés d'Oxford sont parfaitement à même de décider de leur propre vie : à quoi bon s'acharner à démontrer l'évidence ? La vraie question consiste plutôt à comprendre si et comment les mêmes préceptes peuvent s'appliquer aux milliards d'êtres humains qui n'ont pas eu l'opportunité d'être émancipés financièrement, socialement, culturellement, physiologiquement. La liberté individuelle doit faire ses preuves d'abord et surtout chez ceux qui y semblent

1. Un terme en soi contestable, popularisé par Michel Foucault pour désigner la pensée de Gary Becker, mais détourné de son sens pour devenir un slogan vide de toute analyse critique.

les moins disposés. Ne laissons pas le monopole de la question sociale aux socialistes, et arrachons les libéraux à la contemplation du marché libre.

Au-delà de mes propres péripéties, cette confrontation à la réalité gagnerait à être plus répandue chez les idéologues de tous bords. Comme l'aristocrate Tocqueville partit en Amérique pour saisir les principes de la démocratie naissante, on aimerait que les insoumis aillent faire des reportages au Venezuela, les fous de Dieu dans l'État islamique, les eurosceptiques en Grande-Bretagne, les décroissants au Bhoutan, les nationalistes en Hongrie, et les anarcho-capitalistes dans les zones de non-droit à la périphérie des métropoles d'Amérique latine. La réalité paraît toujours plus crue à l'étranger, loin de nos habitudes, de nos raideurs et de nos œillères. À l'inverse, la distance favorise l'introspection : on comprend mieux la France depuis Kochi qu'en flânant à Saint-Germain-des-Prés. S'il n'y a plus guère de territoires à découvrir, il reste mille idées à défricher : les explorateurs de demain devront se munir de livres plus que de boussoles. J'ai traîné mes carnets sur tous les continents, modifiant, confirmant ou abandonnant les convictions qui m'y avaient mené. L'impact intellectuel fut, espérons-le, à la hauteur de mon empreinte carbone.

J'ai trouvé sur mon chemin deux éclaireurs : Sylvain Darnil et Mathieu Le Roux. Il y a une quinzaine d'années, au sortir de leurs études, ces deux amis ont entrepris un « tour du monde en quatre-vingts hommes ». Pendant quinze mois, ils ont parcouru la planète à la rencontre de ceux qu'on n'appelait pas encore des entrepreneurs sociaux. Comme moi avec la liberté, Sylvain et Mathieu avaient choisi un thème pour leurs voyages : le développement durable. Ils en



ont fait un livre précurseur sur de nombreux aspects, du covoiturage à l'agriculture durable en passant par la collecte des déchets<sup>1</sup>. Le hasard a voulu que je rencontre Sylvain au Pérou, puis Mathieu au Brésil, où ils vivent désormais. Tous les deux m'ont aidé avec générosité dans mes recherches. Ils font partie de ceux qui, comme moi, n'ont pas renoncé à l'idée de progrès humain.

Cette deuxième série de voyages fut plus mouvementée que la précédente. Mon organisme de clerc n'y résista pas bien longtemps, tombant sous le coup du mal de l'altitude sur les hauts plateaux andins, titubant au Colorado après une e-cigarette à l'huile de cannabis, ou tremblant de fièvre dans la torpeur indienne. L'exotisme prit aussi des tournures plus menaçantes. Pour circuler dans les bidonvilles de Lima, ma traductrice Hania avait requis les services d'un chauffeur de sa connaissance, ancien membre des gangs locaux qui après dix ans de prison s'était repenti. Il connaissait chaque rue et nous laissait sortir en fonction du niveau de risque. Alors que nous revenions en voiture après avoir discuté avec des marchands ambulants, notre chauffeur fut abordé à travers sa vitre ouverte par un jeune homme assez maigre. S'ensuivit une discussion animée en espagnol, au terme de laquelle le jeune homme sortit mystérieusement un sac rempli de chaussettes. Je pensais qu'il s'agissait d'une ancienne connaissance. Nous reprîmes la route et je demandai des précisions à Hania. Assez embarrassée, elle finit par me traduire la scène.

« Ce garçon a demandé à notre chauffeur s'il n'avait pas d'ennuis avec ses voisins, son patron ou sa famille.

1. Sylvain Darnil et Mathieu Le Roux, *80 Hommes pour changer le monde. Entreprendre pour la planète*, J. C. Lattès, 2005.

— Comme ça ? Sans le connaître ?

— Comme ça. Il le démarchait, en quelque sorte.

— Il le démarchait pour quoi ? relançai-je candidement.

— Pour l'aider à résoudre ces ennuis.

— Comment ? »

Hania eut une brève conversation avec son chauffeur puis entreprit de m'exposer, avec son flegme habituel, le marché des tueurs à gages à Lima. Cinq mille soles pour une vie, soit un peu plus de mille euros. Les réseaux sont bien structurés ; ce jeune homme n'était probablement qu'un commis. Le chauffeur l'avait envoyé paître en lui enjoignant d'obéir aux commandements du Seigneur, ce qui ne semblait pas dans ses priorités immédiates.

« Et les chaussettes ?

— Il vend aussi des chaussettes, à la sauvette. »

N'étais-je pas intéressé par la microentreprise informelle, après tout ? Voilà un débrouillard ! Cadavres et sous-vêtements. Prix négociables.

Dans les métropoles d'aujourd'hui, l'exotisme est cependant tempéré, et les risques amoindris, par un outil dont je n'avais jamais autant mesuré l'utilité révolutionnaire : Uber. Au moment même où la célèbre application faisait l'objet de vives controverses aux États-Unis et en Europe, je découvrais sa véritable mission. À Paris, elle me rend service. Mais à Lima, São Paulo ou Denver, elle m'a changé la vie. Plus besoin de griffonner des adresses imprononçables, plus d'attente désespérée dans des faubourgs inconnus, plus de sueurs froides en regardant le compteur du taxi. On se rend d'un lieu de rendez-vous à l'autre sans avoir besoin de sortir une carte ou un dictionnaire, en retrouvant immédiatement son compte, sa langue et sa monnaie. Dans les zones

urbaines difficiles, c'est souvent le moyen de transport le plus sûr : des chauffeurs identifiés vous conduisent sur des itinéraires programmés. On peut sans doute craindre, comme Lévi-Strauss au début de *Tristes Tropiques* (à propos du Brésil, précisément), l'avènement d'une « monoculture de masse » étendant une norme homogène à travers la planète. Mais il faut aussi saluer dans cette nouvelle ubiquité du transport urbain une forme d'universalité qui marque une étape importante vers l'unification de notre espèce. Avec ce type d'application, on a le sentiment d'être un peu partout chez soi. Kant parlait d'un « droit de visite » de tout être humain auprès de l'ensemble de ses semblables. Les nouvelles technologies donnent une réalité concrète à cette hospitalité planétaire, favorisant la rencontre de cultures multiples bien davantage que la monoculture.

De ce point de vue, je retire de ces treize voyages le sentiment que les traditions, loin de se diluer dans une mondialisation sans âme, y gagnent une forme épurée, plus accessible sans être moins déroutante. Armé d'un hotspot wifi, de Google Translate et de la merveilleuse *lingua franca* qu'est le *globish*, j'ai pu communiquer aussi aisément avec un villageois rwandais qu'avec un intellectuel chinois, un prêtre hindou, un éleveur de Suisse alémanique, un vendeur de rue péruvien, un repris de justice finlandais, un homme politique brésilien, un hacker allemand ou même... un fonctionnaire de l'Organisation mondiale du commerce. Autant de systèmes de valeurs différents, voire incompatibles, et pourtant miraculeusement intelligibles. Pour qui parvient à oublier le touriste en lui, avec sa camaraderie superficielle et son obsession des horaires, il n'existe plus de barrière infranchissable : rien de ce qui est humain ne nous est étranger. Au passage, quelle

aubaine que l'anglais se soit imposé comme langue véhiculaire ! Les Britanniques souffrent tous les jours d'entendre leur langue massacrée, alors que nous pouvons tranquillement cultiver la nôtre.

Parmi les centaines de rencontres que j'ai pu faire, certaines m'ont laissé au bord des larmes. Je ne suis pourtant pas d'un naturel très sentimental. Mais de manière paradoxale, je me demande si l'empathie ne s'accroît pas avec la distance. Comme si le fait de me trouver dans un pays lointain, plongé dans des situations sans commune mesure avec mon quotidien, m'avait soudain rendu davantage sensible aux peines de mes semblables et admiratif de leur courage. C'est chez Adam Smith, décidément un auteur bien inspiré, que je suis allé chercher une explication de ce phénomène. Car le héros écossais du libéralisme est un moraliste avant d'être un économiste. Alors que Rousseau voyait dans la « pitié » une sorte d'identification mystique à son prochain, Smith considère au contraire, dans sa *Théorie des sentiments moraux*, que la « sympathie » consiste à se projeter dans la situation où se trouve autrui : je ne sors pas de moi-même, mais je m'imagine en des circonstances analogues ; je ne me mets pas dans la peau de l'autre, mais je mets l'autre dans ma peau. Dans le premier cas, on pleure aux larmes de son prochain, quelle que soit leur cause ; dans l'autre, on assimile la situation qui les a fait naître. C'est en ce sens que la sympathie de Smith est bien plus morale que la pitié de Rousseau. Elle analyse la nature des sentiments et permet l'exercice d'un jugement. Le moi conscient se transforme ainsi, pour reprendre les termes de Smith, en « spectateur impartial ».

Il n'est donc pas surprenant que le spectateur soit d'autant plus impartial que les circonstances lui sont plus étrangères et se trouvent dépouillées de tout ce qui, dans son environnement immédiat, peut brouiller la projection de soi : vieilles inimitiés, jalousies enfouies, désaccords politiques, ressentiment social<sup>1</sup>. De même qu'on peut être davantage touché par le sort d'un héros de cinéma que par celui de son voisin, je me sentis bouleversé par les épreuves des couturières de Lima ou des agriculteurs rwandais. À ce mécanisme psychologique de la sympathie s'ajoutaient sans doute les vertus propres de mes interlocuteurs, souvent empreints d'une dignité muette au milieu d'une vie de misère et de labeur d'où l'idée même de « temps libre » est exclue. Les vrais pauvres, si je puis dire, ceux qui flirtent avec la barre fatidique du 1,90 dollar par jour et luttent pour leur survie, ne récriminent pas. Peut-être le devraient-ils. Toujours est-il que leur pudeur les rend, au sens de Smith, infiniment sympathiques.

Par contraste, à chacun de mes retours à Paris, combien les Français me semblèrent favorisés ! Nous qui dénonçons à longueur de tribunes les injustices, ne sommes-nous pas les aristocrates du XXI<sup>e</sup> siècle ? Nous nous sommes simplement donné la peine de naître pour profiter tout à la fois de richesses accumulées par nos ancêtres, d'un État de droit malgré tout protecteur des libertés fondamentales, et de mécanismes de redistribution uniques au monde. Même si l'expression a disparu,

1. Smith donne une indication en ce sens en expliquant que, si la conversation d'un ami nous met dans de meilleures dispositions morales, celle d'un étranger est encore plus efficace : « *The conversation of a friend brings us to a better, that of a stranger to a still better temper.* » (*The Theory of Moral Sentiments*, III, 3.) Adam Smith, *Théorie des sentiments moraux* (1759), PUF, « Quadrige », 2014.

le tiers-monde existe toujours, avec ses problèmes d'accès à l'eau potable, d'alphabétisation et d'infrastructure de base. N'est-ce pas un privilège que nous devrions méditer chaque matin d'habiter un pays tempéré, prospère et pacifique ? Avant de nous complaire dans un discours misérabiliste, prenons le temps d'aller voir ailleurs.

À travers ces livres de reportages, je fais mes gammes, découvrant peu à peu les multiples facettes de la notion centrale de liberté. À chaque voyage, je lis et parfois rencontre des auteurs du pays : Vargas Llosa et Hernando de Soto au Pérou (deux libéraux, frères ennemis !), Shashi Tharoor en Inde, Arto Paasilinna en Finlande... ou des écrivains voyageurs qui m'ont précédé : Jean Hatzfeld sur le Rwanda, Jean-Christophe Rufin sur le Brésil, Evan Osnos sur la Chine... Puis je me constitue une bibliographie sur le sujet traité, qui m'éloigne souvent de mes classiques : pour cette série, j'ai relu Kant et Foucault, plongé dans Cesare Beccaria et Philippe Van Parijs, découvert Muhammad Yunus et Michael Walzer, affronté Thomas Piketty et Dani Rodrik... Ces recherches me permettent de clarifier des intuitions encore confuses et d'ébaucher des conclusions. Elles préparent une somme plus théorique qui rassemblera les concepts sur lesquels je travaille depuis une dizaine d'années, en se fondant sur l'idée de la « propriété de soi ».

## Le microcrédit

### PÉROU

La pierre de touche du capitalisme, ce n'est pas de permettre aux riches de le rester, mais aux pauvres de le devenir. J'ai donc voulu mettre à l'épreuve la logique financière dans sa forme la plus rudimentaire, celle du « microcrédit », qui vise à accorder des prêts de faible montant aux plus nécessiteux pour développer leur petite activité. Voilà comment je me retrouve avec Mauricio, un « *assessor* » (officier de crédit), en train de gravir les collines d'un bidonville de Lima, Las Lomas del Bosque. J'ai de la chance : la municipalité a installé des marches en béton et même une rampe, un luxe qui permet aux habitants d'accéder plus rapidement à leur lieu de travail, cette ville grouillante à leurs pieds, où ils partent tous les matins faire les poubelles, cirer les chaussures ou vendre des boissons dans les embouteillages. Les premières maisons sont en dur, parfois même peintes de couleurs pastel : la bourgeoisie locale. À mesure que l'on monte, les toits se réduisent à de simples plaques de tôle et les murs à des planches de bois disjointes. Des chiens efflanqués nous observent sans même prendre la peine d'aboyer. Mauricio, en nage dans sa chemise blanche, reprend

son souffle avant de partir à l'assaut du raidillon. On grimpe à même les pierres, en varappe. En équilibre sur un remblai de fortune se dresse l'une des dernières maisons. Nous franchissons une volée de planches en bois ployant sous notre poids. Enfin, Rosa nous ouvre sa porte.

Le capital de Rosa se limite à ses deux machines à coudre. Sa fille Flore et elle-même y travaillent toute la journée, tandis que l'autre fille, Diana, sillonne les rues comme vendeuse ambulante pour écouler leurs productions : essentiellement des hauts pour femmes à cinq dollars pièce. Le fils est mort. Des petits-enfants traînent dans les coins, fruits d'amours adolescentes. On distingue çà et là des fleurs en plastique, un calendrier japonais, des rideaux de dentelle ou quelques icônes religieuses. Touchant et dérisoire effort de décoration dans cette cahute de guingois qui risque d'être balayée par la première secousse sismique, comme il s'en produit régulièrement.

Mauricio ouvre ses épais classeurs pour discuter affaires avec Rosa. Deux nouveaux clients originaires comme elle de l'Amazonie lui ont commandé des vêtements. Elle a emprunté l'équivalent de trois cents dollars pour acheter la matière première : tissu, fils, boutons. Aujourd'hui, elle voudrait rembourser son emprunt par anticipation et en contracter un autre, plus important, pour commencer à préparer la saison de Noël. Son ambition est attisée par le souvenir de l'époque prospère où elle possédait onze machines et même un petit atelier. Mauricio calme ses ardeurs, trop prématurées à son goût. Les deux se connaissent bien. Ils discutent montants, échéances et taux d'intérêt. Un compromis est trouvé : rendez-vous dans deux mois. Nous redescendons avec les



# Table

<b>Introduction. Voyage d'un spectateur impartial....</b>	<b>11</b>
<b>1. Le microcrédit .....</b>	<b>23</b>
PEROU .....	23
LE MIRACLE DU CAPITAL .....	36
Le capitalisme pour tous.....	37
Les choses ont leur secret.....	42
La bataille du capital .....	49
<b>2. La tolérance.....</b>	<b>57</b>
KERALA, INDE.....	57
DEVENIR MINORITAIRE .....	68
Tolérance vs <i>toleratio</i> .....	70
Retour à 1905 .....	73
Notre devenir-minoritaire.....	81
<b>3. Le libre-échange .....</b>	<b>87</b>
SIEGE DE L'OMC, GENEVE .....	87
NOTRE AVENIR COSMOPOLITIQUE .....	99
L'inexorable unification de l'humanité.....	99
Crise de souveraineté.....	105
Citoyen des mondes .....	108

<b>4. La libéralisation des drogues.....</b>	<b>115</b>
COLORADO.....	115
LA SERVITUDE IMPOSSIBLE.....	127
Le cas irréfutable du cannabis.....	129
Hamsterdam.....	134
Les limites de la liberté : le contrat d'esclavage.....	138
<b>5. Le revenu universel.....</b>	<b>145</b>
BRESIL.....	145
L'ANTI-UTOPIE.....	156
Le mythe éternel de la fin du travail.....	159
La juste compensation.....	163
L'élimination de la pauvreté.....	169
La liberté réelle pour tous.....	176
<b>6. Les prisons ouvertes.....</b>	<b>185</b>
FINLANDE.....	185
SURVEILLER SANS PUNIR.....	197
Le libéralisme pénal, faible lueur venue des Lumières.....	198
Humaniser la prison ?.....	206
Imperon.....	210
<b>Conclusion. Le droit à l'errance.....</b>	<b>213</b>
Séparer la loi et la morale.....	214
La règle juste.....	219
Contre le bonheur.....	222
<b>Quelques livres et films qui m'ont accompagné dans ces voyages.....</b>	<b>231</b>